

JEAN-PIERRE RIOUX

NOS VILLAGES

Au cœur de l'histoire des Français

BAR "Des Ormeaux"

Plat à jeun
12 € (samedi)
18 €
Menu du jour
12 € (samedi)
18 €

Tallandier

Nos villages

DU MÊME AUTEUR

L'Événement Macron. Un abécédaire historique, Paris, Odile Jacob, 2017.

Ils m'ont appris l'histoire de France, Paris, Odile Jacob, 2017.

Vive l'histoire de France !, Paris, Odile Jacob, 2015.

La Mort du lieutenant Péguy, Paris, Tallandier, 2014.

La France de 1900, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2012.

La France coloniale sans fard ni déni, Paris, André Versaille, 2011.

Les Centristes. De Mirabeau à Bayrou, Paris, Fayard, 2011.

La France perd la mémoire, Paris, Perrin, 2006 ; rééd. coll. « Tempus », 2010.

Jean Jaurès, Paris, Perrin, 2005 ; rééd. coll. « Tempus », 2008.

Au bonheur la France, Paris, Perrin, 2004 ; rééd. coll. « Biblis », 2016.

De Gaulle. La France à vif, Paris, Liana Levi, 2000 ; rééd. Hachette littératures, coll. « Pluriel », 2005.

Jean-Pierre Rioux

Nos villages

Au cœur de l'histoire des Français

TALLANDIER

Carte : © Légendes cartographie/Éditions Tallandier, 2019

© Éditions Tallandier, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2703-9

*À mes « anciennes » et « anciens »
de Corrèze, paysans, artisans ou migrants,
dont le souvenir m'a aidé
à « quiller » ce livre.*

*Aux chercheurs et aux écrivains qui
m'ont prêté la main au fil des chapitres,
avec toute ma reconnaissance.*

Les principaux villages visités



Petibonum L'irréductible

Nous n'irons plus aux bois et Petibonum, l'irréductible village gaulois, a été trop longtemps dessiné. Nous ne reverrons plus « de mon petit village fumer la cheminée » comme au temps du cher Du Bellay. Le clocher de la « force tranquille » qui promouvait encore le candidat Mitterrand en 1981 est tout branlant. Aujourd'hui, les métropoles commandent et prétendent dire qui nous sommes. Si bien, ou plutôt si mal, que nos villages témoigneraient d'abord de la décrépitude d'une France qu'on disait gardienne d'un atavisme champêtre. Ils ponctueraient des territoires fracturés ou déserts et n'abriteraient plus que des retraités et des déclassés, des agriculteurs et des éleveurs en colère, voire des candidats à l'émission « L'amour est dans le pré » filmés pour M6. Fleuris ou non, ils deviennent parfois des haltes culturelles, des gîtes verts pour les randonneurs, les vacanciers et les touristes. Mais aussi, ô surprise, les voici réinvestis par des « rurbains » déposés là par

NOS VILLAGES

la ville tentaculaire et qui viennent y rêver d'espace moins pollué, d'autres nourritures terrestres ou spirituelles et d'avenir un peu plus buissonnier.

Voilà autant de raisons présentes pour rappeler que jadis et naguère, le village en sabots, puis avec tracteurs et épiciers en tournée, a été un rapport séculaire et toujours laborieux au milieu naturel et au paysage. Un empilement de géologie humaine dans une paroisse, une commune et un « pays », avec des coutumes ancestrales, des cancans, des brèves de comptoir et des secrets de famille. Un mixte quotidien de la foi et des œuvres, au son des cloches et au plus près des morts. Un chaudron de peines, de violences et de haines, de sociabilités, de fêtes et de mystères. Un lieu de colportage, de brassage et d'exil, bien loin d'une histoire immobile. Et le tout sans rapport avec le « village planétaire » de la multicommutation et de l'instan-tanéité où, dit-on, nos vies palpiteraient aujourd'hui.

Ce sont autant de raisons pour dire aussi que, guerres, crises et paix mêlées, nos villages ont accompagné tour à tour à l'époque contemporaine, dans nos souvenirs d'école ou de télévision comme dans nos imaginaires collectifs, l'ascension d'un peuple, le maintien d'une culture et d'un patrimoine, la politique à portée de main, la singularité provinciale, la modernisation technicienne, les désillusions du progrès, la rentabilité à haut risque, les révoltes et les espoirs. Tant de raisons historiques font même souhaiter que le village puisse demeurer et, pourquoi pas, devenir un havre

et un foyer d'initiatives sans découragement, demain. Car, tout compte fait, que doit à ses villages une France aujourd'hui en quête d'elle-même ? Et que peut-elle en espérer, sans regrets trop roses ni noirceur exagérée ?

Ces questions qui engagent notre avenir, je tente de les détailler ici dans une succession de pages d'histoire et de flashes géographiques nourris d'enquêtes, de récits de vie et de fictions¹. Nous roulerons avec leur bagage sur un tour de France de cyclisme historien, sans pastorales ni nostalgies, sans pétainisme ni désespérance. C'est un tour trop hexagonal, je le confesse, en espérant qu'un jour je pourrai mettre aussi à l'honneur les îliens de la Corse et de l'outre-mer. Une quinzaine d'étapes vont suivre, qui feront plus que nuancer le bonheur aux champs ou les neiges d'antan mais qui piocheront en pleine terre de l'histoire de la France.

Le flou ancestral

Au fait, de quoi parlerons-nous ? Du village français, pardî. Mais que mettrons-nous sous ce mot ? Un « lieu non fermé de murailles, composé principalement de maisons de paysans », disait le *Dictionnaire* d'Émile Littré en 1873, quand notre ruralité était à son apogée.

1. Dans chaque chapitre, je signale avec gratitude les auteurs dont je me suis directement inspiré. Les « Lectures » en fin de volume recensent tous les travaux que j'ai utilisés.

Mais attention, ont précisé Paul Robert et Alain Rey dans le *Dictionnaire historique de la langue française* au siècle suivant ! Car, dénommé *villagium* en bas latin au XII^e siècle puis francisé au XIV^e, le mot descend aussi de la *villa* antique, la ferme et maison de campagne des Romains et des Gallo-Romains, et celle-ci est également à l'origine de la ville, puisque cette dernière a été souvent édifiée sur des domaines ruraux, des *villæ* rassemblées et complexifiées à proximité des voies d'échanges. Autrement dit, le village a été à la fois un chef-lieu physique, religieux, économique et social, paroissial puis communal pour les hameaux, les écarts, les fermes ou les abris isolés des alentours, mais aussi un lieu de passage avec entrée et sortie au bord de chemins et de routes qui conduisaient à une ville. Le contraire donc d'un enclos, même quand il fallut le percher et le fortifier pour mieux le défendre ou le nicher à l'abri du château d'un seigneur local.

La vocation agraire du village ne l'a donc jamais dispensé d'être mieux qu'un site de stockage du vivre-ensemble pour des communautés supposées immobiles. Il fut un raccourci multiforme, un carrefour inventif, où l'artisanat, le commerce et les services ont pris leurs aises. Paysan il était, rural il est resté longtemps, « rural-bain » il paraît devenir, mais il a eu une vocation tout aussi singulière au brassage, au passage et à l'échappée, belle ou non. Il a pris racine avec la domestication de l'*ager*, la terre conquise par l'homme sur le *saltus* sauvage et la *silva* forestière pour maîtriser un espace

et un terroir. Mais c'est sa capacité à échanger qui l'a mis au vent : pas de village vivace sans un rapport quotidien de l'Un à l'Autre, sans circulation autour du finage. C'est ce brassage qui a conforté sa minuscule société jusqu'à la faire qualifier de « villageoise » à partir du XVI^e siècle. Moralité ? Le village est, tout en un, au carrefour d'un en deçà, le terroir ; d'un au-delà, à dominante urbaine ; d'un sur-moi, spirituel. Et, vieille loi historique, quand l'échange des hommes, des biens, des services et de la foi s'y tarit, il meurt. Ce qui ne nous dispensera pas d'avoir à considérer que les mots « village », « hameau » ou « lieu-dit » sont des désignations favorisées par les élites du pouvoir qui ont administré l'espace, mais que les habitants de souche, eux, ont toujours préféré parler de « bourg » central et de « ferme » isolée ou, plus simplement, ont désigné chaque marque bâtie sur un finage par le nom propre d'une maisonnée : aller « chez les Untel » a toujours été humainement plus familier que suivre un plan cadastral, un panneau indicateur ou un GPS.

Les archéologues nous apprennent que du Néolithique au second Âge du fer, des mégalithes de Carnac aux combats d'Alésia, il y eut du « proto-villageois » dans les contrées celtiques du bout de l'Europe médiane et méditerranéenne qu'on nommera la France. Puis que la céréaliculture et le travail des métaux ont fixé l'homme au sol, l'ont attaché à un habitat refuge et lieu de vie mieux charpenté, à un foyer et ses dépendances peu à peu regroupés dans un hameau qui peut grossir.

Le site joue beaucoup, notamment les bords de lacs comme à Chalain dans le Jura ou à Charavines dans l'Isère ; des clôtures et des fossés protecteurs apparaissent et aussi un maillage de parcelles de terre et de prairies délimitées et pourvues de sentes ou de chemins d'accès.

Néanmoins, dans ses *Commentaires de la Guerre des Gaules*, César a tenu à signaler ce qui, au II^e siècle de notre ère, distinguait cette terre celtique de la civilisation romaine de l'*urbs*. Sa singularité, dit-il, c'est l'existence de trois types d'implantations : les habitats isolés (*ædificia*), les villages (*vici*) et les oppidums (*oppida*), emboîtés comme des poupées russes dans un cheminement du domaine à la cité. Ce premier classement a fait longtemps autorité par défaut, jusqu'à ce que l'archéologie montre qu'aucun modèle n'a pu tout à fait s'imposer. L'oppidum celte, haut perché, avec rempart et portes à Bibracte ou sans eux à Corent dans le Puy-de-Dôme par exemple, foyer religieux, lieu d'échanges et carrefour de circulation avec déjà des espaces publics et des quartiers d'habitation différenciés, rivalisait sans doute avec la ville des bords de la Méditerranée, quadrillée et parsemée de monuments. Mais il pouvait perdre ses attributs urbains et disparaître.

Les fouilles exhument aussi des *vici* enclos qui tiennent tantôt du hameau en expansion, tantôt de nos bourgades déjà ventruées, tandis que les fermes de campagne à proximité des bois, avec talus ou palis-

sades, restent des domaines réservés aux puissants. Et partout, aussi bien, ce ne sont que charpentiers ou métallurgistes, trafiquants ou commerçants intrépides, guerriers au repos qui créent du lien et animent des sites dits « villageois » pour peu que leurs situations les ouvrent aux échanges. Des trouvailles récentes, notamment à Acy-Romance dans les Ardennes, à Verberie dans l'Oise ou à Paule et Langrolay-sur-Rance dans les Côtes-d'Armor, relancent donc bien des hypothèses. Les modèles explicatifs du passage de l'isolat au groupement varient d'une zone à l'autre et la définition du village de Paul Robert et Alain Rey semble rivaliser sur celle d'Émile Littré dans l'espace pluriel des peuples de la Gaule, qu'elle fût « chevelue » ou bientôt « en toge » latine.

Même schéma et même constat au temps dit « gallo-romain », jusqu'au VII^e siècle d'une ère christianisée, surtout pour les contrées méridionales. La *villa* orchestre, en balançant entre sa *pars urbana* (le logement du maître et sa famille, sa cour avec arcades ou ses thermes) et sa *pars rustica* (l'exploitation du domaine, avec ses bâtiments spécifiques et déjà ses fermiers et ses ouvriers agricoles) et elle domine un espace mis en œuvre, le *fundus*. Par ailleurs, on distingue mieux les *vici*, les gros hameaux et bourgades le long d'une voie romaine, appelés à grossir quand ils abriteront des élites franques. Mais la déprise du modèle de l'*urbs* romaine est patente : le village se

cherche toujours, il hésite entre *fundus*, *vicus* et *civitas* et il ne se stabilisera qu'au Moyen Âge.

Tant et si bien que parler de village « gaulois » tient bien plus du mythe que de la réalité. Ce qui, somme toute, met nos imaginaires à l'aise face à ce lieu indécis mais fascinant, imaginé avec ses huttes rondes, ses cochons tachetés qui vagabondent et ses druides à la serpe d'or ; ou, dans le Petibonum d'*Astérix*, avec fumet du sanglier rôti, barde mis au piquet et envie d'en découdre à tout propos. Laissons-le donc en paix et tout à ses mystères, l'irréductible village gaulois si peu ancestral mais si mémorable, tout en souhaitant bonne chance aux archéologues. Et n'oublions pas, s'il vous plaît, la potion magique que « Nos ancêtres les Gaulois » en version Ernest Lavisse nous ont fait goûter dans tous les Petibonum.

Entre érudition et imaginaire

C'est aussi la « mémoire de papier », comme dit François Ploux, qui a porté le village à notre connaissance et notre reconnaissance historique, grâce à l'affirmation au XIX^e siècle d'un genre nouveau : la monographie érudite, qu'elle soit un livre, une plaquette, un article ou une communication aux gentils membres d'une société savante. Sous la Monarchie de Juillet, en plein âge d'or d'une France tenue pour puissamment rurale, un bataillon de notables s'est en

effet mis en marche dans toutes les provinces. Ils ont fouillé le sol et compté les croix au carrefour, sauvé des archives, déchiffré les grimoires, soupesé les haches de silex, les poteries, les herbes sauvages, les vieux outils et les berceaux d'enfant. Ils ont recueilli des contes et légendes, accumulé des trésors en tous genres dans leurs « cabinets des antiques » et leurs musées de province. Et le plus souvent, leur labeur a nourri une monographie du village avec son terroir, son clocher et déjà ses bâtiments publics. Ce fut ainsi, par exemple, pour les mairies, les halles et les lavoirs de Haute-Saône. Sous la III^e République, nombre d'instituteurs ont pris le relais. Ils ont persévéré dans cette investigation, parfois en compagnie de leurs élèves, et donné ainsi en exemple la « petite patrie » tenue pour l'antichambre de la grande.

Aujourd'hui, cette quête des traces est démultipliée au nom du Patrimoine matériel et immatériel, du Monument historique à protéger ou de la Nature à préserver. Des associations plus spécialisées ont sauvé ou renforcé les anciennes sociétés savantes. Généalogistes amateurs, animateurs culturels, écologistes rétroactifs, retraités en quête de racines, jeunes gens sur les chantiers d'été ne ménagent pas leur peine. Et chacun donne dans la monographie écrite ou numérique, l'album photographique, l'exposition ciblée et le site bien tenu sur le Net pour célébrer le village et singulariser une identité communale et rurale tenue pour rassembleuse. Tant et si bien

qu'un éditeur libraire spécialisé, à Autremencourt dans l'Aisne, a plus de 3 000 titres à son catalogue et qu'il n'est pas exagéré de croire qu'une commune sur trois ou quatre en France possède sa monographie ! C'est un trésor patiemment amassé, dans lequel l'historien a depuis longtemps appris à puiser. Et d'autant plus que de nombreuses enquêtes scientifiques dans des villages significatifs sont venues l'enrichir depuis les années 1950. C'est pourquoi ce livre est une sorte d'hommage à tous ces scientifiques et tous ces érudits.

Je tiens pour aussi nécessaire d'explorer ici, autant qu'il se pourra, un autre gisement, énorme lui aussi : le florilège des imaginaires parlés et littéraires, le flot des images qui ont aussi suivi le village à la trace. Puisque nous passons encore un peu pour une nation littéraire, artistique et mémorable, pourquoi priverait-on l'histoire de ses villages d'un tel secours ? Mieux : je crois que les mots et les œuvres habillent et animent les êtres et les lieux. Qu'on feuillette, par exemple, les recueils et les dictionnaires des expressions imagées du terroir, des noms de lieux et des métaphores en usage d'une région à l'autre : quelle version gourmande et piquante d'une histoire qui sut parler croquant ! De même, les récits de vie et les témoignages de Mémé Santerre ou d'Ephraïm Grenadou sont autant de mémoire vive, tour à tour bavarde ou taiseuse, qui colore le village et fait prendre racine à cette « composition française » si bellement vécue par Mona Ozouf.

PETIBONUM, L'IRRÉDUCTIBLE

Je compte donc signaler, à chaque étape de notre randonnée, tel roman ou récit, historique ou « rustique », réactionnaire ou progressiste, pour repérer une route trop dédaignée par les beaux esprits parisiens. À nous donc Sand ou Zola sans oublier Guillaumin, Pérochon et le polar « noir rural », pour mieux mettre en bouche les chapitres qui suivent.

I

Trois héritages

Montaillou

Le balcon médiéval

Commençons ce tour de France au balcon du village de Montaillou, installé sur un piton modeste de ce haut plateau lumineux de la Haute-Ariège qu'on parcourt en famille aujourd'hui, depuis Foix ou Ax-les-Thermes, pour aller skier ou se balader au calme vers Prades ou Camurac, les deux communes voisines ; qu'on visite avec émotion si l'on pèlerine sur la route de la fierté cathare au-dessus de Montségur. Au pied de son château en ruine, face au grand horizon vert ou blanc étalé à 1 300 mètres d'altitude et où alternent les sapinières, les pâtures et les rares parcelles encore cultivées, Montaillou abritait 24 habitants en 2013, contre 180 en 1911 et 300 en 1851. L'exode rural l'a saigné, les bergers et leurs troupeaux passent au large, les commerces ont disparu, l'église a porte close, tout sent la mort prochaine.

Et pourtant, le succès de *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, une monographie publiée en 1975 par Emmanuel Le Roy Ladurie et qui fut un *best-seller*, a

fait du moribond la butte-témoin d'un monde perdu qui nous interpelle. Et pourquoi donc ? Parce que, nous dit-il, « Montailou, c'est la chaleur charnelle de l'*ostal* et la promesse cyclique d'un au-delà paysan. L'un dans l'autre. L'un portant l'autre ». Et parce que, qui sait ?, nous aimerions bien sentir encore cette chaleur et cet au-delà.

La maison et la famille

Fait rarissime à l'époque médiévale, on connaît bien ce village grâce à Jacques Fournier, l'évêque de Pamiers de 1317 à 1326 qui deviendra pape en Avignon en 1334 sous le nom de Benoît XII. Ce moine cistercien n'aimait rien tant que chasser l'hérétique « cathare » ou « albigeois » et tous les déviants réels ou potentiels qui patrouillaient alors dans le comté de Foix. Ce superflic fut à la tête en 1318 d'un office de l'Inquisition qui travaillait de concert avec le redoutable tribunal dominicain de Carcassonne. Depuis Pamiers, Fournier a fondu sur la région, a beaucoup écouté tout en questionnant ferme : 370 jours d'enquête pendant sept ans, 578 interrogatoires, 678 prévenus et témoins traînés devant lui par le *bayle* (disons le gendarme) aux ordres du comte de Foix ! Au bilan de son activisme, 144 accusés dont 28 vivant à Montailou, 5 conduits au bûcher et les autres mis en prison, marqués de la croix jaune, privés de leurs biens, expédiés en pèlerinage ou exilés. Fournier n'a pas fait torturer mais il a inter-

rogé avec une minutie maniaque. Résultat ? Traduits en latin, copiés et minutés, ses interrogatoires sont consignés dans un *Registre* conservé à la Bibliothèque vaticane que le médiéviste Jean Duvernoy a fait redécouvrir en 1965 : un document unique où le village se dépeint lui-même sans jactance ni timidité. Emmanuel Le Roy Ladurie, fort de sa connaissance de la paysannerie languedocienne à l'âge moderne, a rouvert le dossier et brosse la fresque.

Dans le fouillis des notations quotidiennes du *Registre* émerge d'abord la maison-famille, le *domus* en latin, l'*ostal* en langue d'oc : le gîte physique, la cellule vivante, la tête de réseau, le résumé des joies, des peines et des frictions, la pierre angulaire et la barricade. Montaillou compte alors à peu près 250 habitants et une quarantaine de ces maisons (Fournier n'a mis son nez que dans les plus marquantes, 11 hérétiques et 4 catholiques), étagées en dévalant du château, tournées vers l'église et un petit oratoire dédié à la Vierge, mal alignées le long d'une grande sente, communiquant entre elles par des passages et débouchant sur la placette et son orme où les hommes s'assemblent et disputent, à proximité d'une taverne rudimentaire où les plus chanceux se rincent le gosier.

À l'intérieur, la cuisine, avec l'âtre entretenu par les femmes, est la pièce à tout faire, où chacun va et vient puis se pose, où les voisines viennent emprunter la braise ou la poêle-qui-va-bien pour, au passage, tenir aussi à jour la chronique locale. Table et bancs sont

TROIS HÉRITAGES

adossés au feu pour manger et veiller, la batterie de cruches, écuelles et marmites de terre est bien alignée, une mince cloison sépare mal les hommes des animaux qui cognent, tournent et virent, la mule, les brebis, les chèvres et les cochons. Dans un coin ou à l'arrière, des couches en vrac et mal isolées, ou situées à l'étage chez les plus riches qui ont pu s'offrir un *solier* qu'on gagne par l'échelle. Devant la porte, une basse-cour et son fumier, avec caquetages, bavardages et prises de bec incessants, hommes et animaux mêlés.

La composition de chaque *ostal* est singulière. La famille « nucléaire » y a fait souche en s'élargissant aux grands-parents et aux quatre ou cinq enfants en moyenne par couple, dorlotés, pleins de ris et de jeux, qui seront une force de travail et donc une richesse exploitables au plus tôt ; aux cousins et cousines, à une parentèle élastique mais dont les bras sont utiles ; aux servantes et aux hommes de peine sélectionnés avec soin ; aux invités et aux pensionnaires ; au berger de passage et au « bonhomme » (le cathare plus ou moins « parfait ») pérégrinant, mais aussi au curé qui trinque et chapitre à volonté. Cet élargissement par cohabitation est le contraire d'une dilution. Le clan garde ses secrets, d'alcôve et même d'inceste ou de cuissage, les divergences avouées ou secrètes de la foi ne le divisent guère et l'on peut le quitter à condition d'y avoir attaché son âme. Il négocie les arrangements matrimoniaux et assure la gestion des biens. Il a toujours un mâle dominant pour chef qui

tient la barre ou, au pire, après le malheur, une veuve teigneuse qui fait tout pour assurer la continuité de la maisonnée. Honte aux têtes brûlées, aux menteurs et aux pique-écuelle, aux souillons aguicheuses, aux bâtards vindicatifs, à toute la fausse monnaie humaine qui viole le code d'honneur familial ! Le mépris, l'exil et l'errance leur sont promis.

Les rivalités

Cette prédestination jalouse a fait de Montaillou un domaine où des Montaigu et des Capulet s'affrontent. Le clan dominant est celui des Clergue. Il est cathare de haute époque, à l'image de l'aïeul Pons, un bigot au presque parfait. Il a des terres et de l'argent, des hommes aussi qui ont manœuvré habilement dans l'entrelacs des épousailles, des amitiés, des prises de gage et des relations intéressées dans le village et alentour. Surtout, il n'a jamais eu les deux pieds dans le même sabot religieux. Ainsi en 1308, quand les inquisiteurs montés de Carcassonne ont fait rafler tous les habitants de plus de douze ans, en ont fait brûler quelques-uns et jeté quantité en prison, les Clergue ont sauvé des vies et réinstallé au village des malheureux en collaborant activement avec des gros bonnets civils et religieux du bas pays et en leur graissant la patte. Ils ont aidé des hérétiques qui prenaient le maquis.

TROIS HÉRITAGES

L'ambivalence si fructueuse pour la bande a dès lors pris ses aises et les frères Clergue ont exercé tous les pouvoirs jusqu'à ce que l'Inquisition laisse Montaillou en paix, après le morceau de bravoure de Fournier. Pierre a été curé de la paroisse, cathare de main gauche et catholique de main droite, assez lettré, haut en couleur, jamais rustaud, manœuvrier et mouchard, peu soucieux du secret des confessions, paillard au-delà du commun et en faux ménage avec l'ex-châtelaine : un féroce leveur de dîmes toléré par ses paroissiens qui ont appris à mesurer son exceptionnelle capacité à nuire. Bernard, plus falot, moins agité mais libidineux lui aussi, *bayle* de la châteltenie, c'est-à-dire à la fois garde champêtre, juge de paix et homme de main du comte de Foix et de son féal local, a perçu les redevances seigneuriales ou religieuses et surveillé les terres du maître tout en arrondissant les siennes. L'un et l'autre trahiront en passant définitivement dans le camp catholique et, du coup, leur pouvoir insolent sera aussitôt piétiné par le clan adverse, celui des Azéma tenu par une maîtresse femme : un foyer plus paysan mais aussi jaloux, qui leur a succédé pour faire à peu près les mêmes ravages. « Deux scorpions dans la même bouteille » : Montaillou a connu l'adage par cœur.

Malgré cette vendetta, des sociabilités et des sensibilités méridionales et méditerranéennes, montagnardes et transfrontalières foisonnent au village, et d'abord par l'usage très lesté des parlers d'oc, par la litanie

des contes et légendes au coin du feu et l'agilité de la discussion en tous lieux. Tous convolent dans les règles de l'époque, sous la surveillance d'un maître d'*ostal* : toute stratégie matrimoniale doit profiter à une maisonnée, étouffer les frasques et réguler l'inévitable endogamie, puisque quatre couples sur cinq se forment à moins d'un kilomètre. Mais l'amour vrai n'en est pas nécessairement absent et l'on croise des amants raffinés que les troubadours des plaines auraient pu chanter.

Les mâles dominant, on l'a dit. Le code d'honneur peut les rendre fats et même violents : il n'est pas rare de battre sa conjointe, voire la cousine ou la souillon. Mais ils savent biaiser et préserver leur liberté dans la gestion des travaux des champs, aux jeux, au sortir de la messe, après ripaille ou sur la placette. Des femmes, épouses, filles ou servantes ont d'ailleurs appris à se rebiffer à la maison tout en soignant leur propre sociabilité au lavoir, au four et au moulin, à la vente des fromages ou pendant l'épouillage mutuel, cette vraie gâterie. Et des veuves ne se privent pas d'être assez pétroleuses. Aux hommes donc les pouvoirs traditionnels et la main leste ; aux femmes les potins, les messages discrets et les échanges de services, les complicités du cœur, la transmission de la tendresse, le dynamitage quotidien de l'insupportable. Et l'encadrement cathare a même favorisé leur allégresse relative car son rigorisme a pu être librement interprété : puisqu'il interdit tout en matière de mœurs

par soif de pureté, tout est permis à l'occasion par soif de vie.

N'allons pas croire que Montailou n'ait été qu'un isolat. Car on circule et on échange dans cette montagne ariégeoise, une économie agricole et pastorale y fait mieux que balbutier. De rares artisans plus ou moins détachés d'un *ostal* y assurent le minimum vital pour la communauté, un tisserand, une tenancière. Quelques gaillards derrière leur mule font le lien entre le haut et le bas pays. Beaucoup de travailleurs naviguent autour du village, tous à la peine et n'ayant que leur sueur à vendre : des bûcherons, des valets cherchant l'embauche, des saisonniers, des désœuvrés, des parias aussi, hérétiques ou non, qui tous peuvent relever, dit-on dans les maisonnées assises, du terme méprisant de *gavache*, le rustaud erratique. Leurs parcours n'ont pourtant rien d'une divagation et l'on repère déjà des flux humains transfrontaliers qui vont régulièrement du bas pays toulousain ou carcassonnais jusqu'à Lérida ou Morella sur le versant ibérique. Dans ce monde flottant, une sorte d'élite du colportage économique et mental a surgi, allégée du poids de l'*ostal* et des clans : celle des bergers, experts à conduire leurs brebis, à passer l'estive dans la cabane d'altitude, à faire le fromage, vendre les agneaux ou les peaux et prompts à tenir compte d'un espace non paysan, à lire dans les étoiles et à endosser l'hérésie.